La représentation de l'espace urbain :
Aspects théoriques et méthodologiques

Publication originale : Abric, J.-C. (1979). La représentation de l'espace urbain : aspects théoriques et méthodologiques. *Etudes et Recherches du Gifesh n° 16.* Aix-en-Provence : Gifresh.

Le travail que nous allons présenter ici vise à faire le point des travaux, recherches et théories élaborées à propos de la représentation de l'espace urbain. Autant la littérature concernant l'espace est abondante et variée (études géographiques, historiques, sociologiques, philosophiques) autant celle concernant la représentation de l'espace est relativement restreinte, surtout en ce qui concerne les études empiriques sur le terrain. Notre présentation de ces différents travaux commencera donc par une analyse des difficultés concernant l'étude des représentations spatiales. Nous verrons ensuite les différents courants théoriques qui se sont développés dans ce secteur et nous essaierons de dégager d'une part, les principaux enseignements issus de ces analyses, d'autre part, les relations que l'on peut entrevoir entre représentation de l'espace et comportements. Nous terminerons ce panorama par une présentation d'un ensemble de moyens méthodologiques visant à repérer les représentations de l'espace. Le lecteur trouvera après notre texte une liste assez importante de références bibliographiques centrées sur le thème des représentations de l'espace urbain [1].

1 Difficultés de l'étude des représentations spatiales

Quelle que soit leur approche théorique, les chercheurs qui se sont intéressés à la représentation de l'espace urbain s'accordent sur l'idée que les individus élaborent dans leur système cognitif une image organisée et structurée de la ville. Autrement dit, il existe des "cartes mentales", intériorisées qu'il va falloir faire apparaître dans des productions et des discours (*cf.* Trowbridge, 1913).

1. Nous avons reporté l'ensemble des références citées dans le document original en fin d'ouvrage même lorsque celles-ci ne sont pas utilisées directement dans le texte.

La première difficulté est donc *d'ordre méthodologique* : comment faire extérioriser ces "cartes mentales", quelles techniques mettre en œuvre pour recueillir des représentations isomorphes à celles qui fonctionnent dans la tête des individus ? Nous verrons que les réponses à cette question méthodologique sont encore fragmentaires et que l'étude des représentations de l'espace reste encore à l'heure actuelle très limitée par l'absence d'une méthodologie éprouvée et efficace.

La deuxième difficulté est *d'ordre théorique* : quand bien même on disposerait de ces cartes mentales, comment expliquer leur genèse et leur fonctionnement ? Ces "cartes mentales" sont en effet, probablement au centre d'un ensemble de déterminations difficiles à isoler et à étudier : déterminations "géographiques" (la représentation de l'espace est déterminée par les constituants "objectifs" de cet espace), déterminations affectives, déterminations sociales et idéologiques, déterminations opératoires et fonctionnelles, etc.

Ces différentes difficultés ont amené la plupart des chercheurs à ne s'intéresser qu'à certaines des dimensions de la représentation spatiale et il nous sera donc, relativement difficile de proposer une réelle synthèse des différentes approches.

2 Les principaux courants dans l'étude de la représentation de l'espace urbain

L'analyse des principales recherches que nous avons réalisée nous a permis de dégager trois grands courants : le *courant figuratif*, articulé autour des travaux de K. Lynch (1960), le *courant cognitif* autour des travaux de Piaget (1947) et de Pailhous (1970), enfin le *courant psychosociologique* avec les travaux de Capel (1973), de Ledrut (1973) et de Milgram (1979). Nous ne présenterons pas ici ce que nous pourrions appeler le _courant sociologiqu_e, issu de l'école de Chicago (*cf.* Burgess,1925 ; Park,1936 ; Stein,1960) et qui s'est développé sous l'impulsion en France de H. Lefebvre (1974). Ce dernier courant s'est centré en effet autour des phénomènes de production de l'espace, phénomènes très importants, mais qui ne, ne nous semblent pas directement liés à ceux de la représentation et des images de la ville.

2.1 Le courant figuratif

Les travaux de K. Lynch et de son école s'inscrivent dans la tradition de la "gestalt théorie" (Psychologie de la forme, *cf.* Köhler,1964). Pour Lynch il existerait une "bonne forme" du tissu urbain – un bon équilibre dans la conception architecturale – caractérisée par son "imagibilité" c'est-à-dire "la qualité grâce à laquelle un objet physique a de grandes chances de provoquer une forte image chez n'importe quel observateur". Si l'objet en question est la ville on pourra donc dire que cette ville pourra d'autant mieux se constituer en image que sa structure sera "lisible", aura une "clarté apparente" et identifiable. Lynch centre donc son analyse sur une représentation de la ville où les éléments visuels vont jouer un rôle central. Il cherche à identifier les éléments constitutifs de la représentation urbaine et aboutit au terme de ses recherches à déterminer cinq éléments qui selon lui sont les éléments organisateurs de la représentation de la ville :

— Il s'agit d'une part des *voies de circulation* : éléments de base de la représentation, car cette dernière s'élabore dans les parcours et les cheminements des individus au long des axes de circulation.
— D'autre part des *limites*, ou éléments qui établissent des "frontières", qui empêchent des mouvements latéraux (une rivière, une voie de chemin de fer, une autoroute, un mur...).
— Les *quartiers*, c'est-à-dire des secteurs, des ensembles qui possèdent pour les individus des caractères communs.
— Les *nœuds*, c'est à dire "des points de rencontre de plusieurs voies ou des concentrations de certaines caractéristiques" (places, carrefours).
— Enfin les *points de repère*, c'est à dire des éléments spécifiques qui servent de référence ponctuelle et qui ont pour caractéristique d'être facilement reconnaissables et donc de jouer un rôle dans l'orientation de l'individu en ville.

Pour Lynch la fonction essentielle de l'image spatiale est de permettre les déplacements et l'atteinte des objectifs : "Dans l'opération qui consiste à trouver son chemin le maillon stratégique est l'image de l'environnement, c'est à dire la représentation mentale généralisée qu'un individu se fait du monde extérieur". L'image de la ville se constitue chez chaque individu :

— Selon ses impressions sensorielles : lisibilité et identification des différents éléments, familiarité avec l'environnement ;
— Selon la signification attribuée aux différents éléments de l'espace.

Lynch introduit donc l'idée que les éléments de l'espace, à côté de leur forme matérielle, possèdent des caractéristiques sémantiques, mais il se limite à l'analyse des aspects visuels : "Cette analyse se limite à l'effet des objets physiques perceptibles. L'imagibilité peut être influencée d'autres manières, notamment par la signification sociale d'une zone, sa fonction, son histoire et même son nom. Cela sera passé sous silence, car notre objectif est ici de découvrir le rôle de la forme elle-même".

Ce choix limitatif dans l'analyse réduit considérablement l'apport des travaux de Lynch. Il lui interdit en effet d'expliquer les mécanismes perceptifs (qu'il se contente de décrire) et de repérer les facteurs qui influent sur l'élaboration de la représentation. On en reste avec Lynch à l'analyse des images (c'est-à-dire d'éléments statiques et strictement liés aux perceptions) sans pouvoir accéder à l'analyse des représentations de la ville (c'est à dire à une analyse qui intègre les opinions, les attitudes, les croyances dans les mécanismes perceptifs).

La même critique peut être adressée aux travaux de D. Stea (1969), de P. Gould (1967) et de T. Saarinen (1973) qui développent un modèle de la représentation de l'espace très proche de celui de Lynch. Ainsi, pour Stea les individus se représentent l'espace en termes de *points hiérarchisés* (en fonction de leur taille ou de leur importance ou de leur attractivité). Ces points sont reliés entre eux par des *chemins*, avec éventuellement des *barrières* entre certains points, et des *frontières* définissant des *zones* spécifiques.

L'ensemble de ces recherches a certes permis d'apporter des éléments d'information importants dans des problèmes de conception, d'organisation et de planification urbaine, mais celles-ci restent très décevantes dans la perspective d'une connaissance de

l'ensemble des facteurs et des mécanismes qui influent sur la constitution de l'image d'une ville pour un individu donné.

2.2 Le courant cognitif

Dans le domaine de l'étude de la représentation de l'espace, ce courant est fortement influencé par les théories de Piaget (1923). On sait que selon Piaget l'image est une "imitation interiorisée" ne reflétant pas fidèlement l'objet lui-même, mais "les accommodations propres à l'action qui porte sur l'objet". Les actions sont donc des composantes essentielles dans la constitution des images. L'image ne résulte pas de la perception, mais de "l'activité perceptive" qui consiste à coordonner – au niveau opératoire – les centrations ou les perceptions entre elles. Les données sensorielles ne suffisent pas à expliquer la formation des concepts spatiaux elles doivent être rapportées à l'expérience du sujet.

C'est dans cette optique que se situent les travaux de Pailhous (1970) sur la représentation de l'espace urbain chez les chauffeurs de taxi. Étudiant dans un premier temps les stratégies de déplacement Pailhous met en évidence l'existence de deux types de réseaux de communications urbains :

— Le *réseau de base*, constitué par un ensemble de grands axes orientés. Ce réseau est celui qui est appris en premier par les individus concernés. Il amène un "comportement réglé par un algorithme : lorsqu'il est sur ce réseau, le chauffeur prend la voie qui fait l'angle minimum avec le but". Ce réseau de base aboutit donc à organiser l'espace en grandes "lignes" de déplacements, en grands points de jonctions, connus et éprouvés et qui permettent une stratégie optimale. Ce réseau de base comprend au mieux dix pour cent des rues.
— Le *réseau secondaire* est donc constitué par toutes les autres voies de déplacements. "La seule règle qui est mise en jeu par le sujet (sur ce réseau) est de rejoindre le réseau de base". Le mode d'utilisation de ce réseau est donc très frustre, il est moins maîtrisé, moins mémorisé, on y perd plus facilement le sens de l'orientation.

Pailhous constate alors que si l'on s'intéresse à la représentation de l'espace urbain on constate qu'elle est constituée de deux types de lieux. Le premier type de lieux représenté montre une très faible distorsion par rapport à la réalité : les relations topologiques sont conservées, les distances et les angles sont bien estimés. Précisément ces éléments corrects de la représentation sont ceux qui correspondent aux éléments constitutifs du réseau de base.

Par contre les éléments du réseau secondaire présentent de très fortes distorsions dans la représentation, en particulier une large surestimation des distances. Ces éléments sont par ailleurs "indexés", associés à ceux du réseau principal, par une relation de simple voisinage.

On voit donc ici qu'il existe une relation directe entre les règles de déplacements élaborées et agies par un individu et sa représentation de l'espace : des recherches complémentaires ont d'ailleurs vérifié l'existence de ces deux réseaux chez tous les usagers d'une ville et le même type de liaison règle de déplacement-nature de l'image.

Par conséquent la structure de l'espace urbain influençant les règles de déplacement elle détermine aussi indirectement les représentations.

Ces recherches, auxquelles on peut ajouter celles de Battro (1976), présentent un grand intérêt puisqu'elles permettent d'entrevoir le ou l'un des mécanismes, essentiel dans la constitution d'une image de la ville : celui de l'activité du sujet. Elles permettent d'ailleurs de 'compléter les recherches de Lynch en montrant que c'est la répétition des actions et non seulement la perception visuelle qui amène la constitution d'un certain type d'image. Par contre, elles laissent de côté deux dimensions qui nous semblent fondamentales : celle de la signification de l'action pour le sujet c'est à dire son type d'implication, son vécu, ses attitudes, mais aussi la dimension sociale qui peut être attachée à l'action.

2.3 Le courant psychosociologique

La théorie psychosociologique des représentations telle qu'on la trouve exposée chez S. Moscovici (1969) permet de situer l'orientation des recherches que nous classons dans ce courant, même si elles n'y font pas référence. Pour Moscovici en effet "il n'y a pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers intérieur de l'individu (ou du groupe), le sujet et l'objet ne sont pas foncièrement distincts".

La représentation "est donc un reflet non pas de l'objet lui-même, mais des relations complexes, réelles et imaginaires, objectives et symboliques, que le sujet entretient avec cet objet" (Abric, 1976). Nous pensons donc, puisque nous nous classons nous-mêmes dans ce courant que toute représentation (et donc en ce qui nous intéresse ici celle de l'espace urbain) résulte à la fois de la réalité de l'objet, de la subjectivité de celui qui la véhicule et du système social dans lequel s'inscrit la relation sujet-objet. La représentation est un lien, nécessaire à l'action, entre l'objet et l'opinion qui lui est attachée. La représentation de l'espace urbain est donc une reconstruction cognitive permettant d'intégrer à la fois :

- La ville et ses caractéristiques physiques ;
- La position de l'individu face à cette réalité, position déterminée par son vécu, ses expériences de la ville, son système d'attitudes et de normes ;
- Le contexte socio-économique et idéologique des acteurs en présence (la ville et ses habitants).

La représentation de l'espace urbain exprime comme le définit Ledrut (1973) "une relation globale de l'homme à la ville". Et donc, "La ville et les villes ont pour les hommes des significations sociales qui sont d'un autre caractère que les signaux qui entrent en jeu dans le repérage, la lisibilité et l'adaptation psycho-biologique. Il y a une lecture de la ville ...".

On trouve d'ailleurs chez R. Downs (1970) un modèle dont les fondements théoriques sont très proches de ceux de ces derniers auteurs et qui permet de présenter les différentes phases du processus de constitution d'une représentation de la ville :

> "L'information procédant du milieu réel pénètre dans l'esprit à travers les récepteurs de la perception et après avoir été filtrée par le système de

> valeurs de l'individu – lequel dérive à son tour de la culture collective et de la personnalité de chacun – se convertit en images" (*cf.* Capel, 1975).

Même si ce schéma nous semble un peu trop simpliste ou mécaniste, il a du moins l'avantage de bien mettre en évidence le rôle des attitudes individuelles et collectives dans la constitution de la représentation. Il permet aussi de souligner que la représentation de l'espace peut être grandement déterminée par des facteurs supra-individuels, et qu'elle peut être manipulée et transformée par l'influence sociale.

> "Cette image à partir de laquelle se décide le comportement spatial des citadins est un ensemble d'éléments réels et d'idées fausses, survalorisant certains aspects et en laissant d'autres dans la pénombre ; elle est le résultat de l'information reçue individuellement par chaque individu, d'informations indirectes plus ou moins fiables, de données et de systèmes de valeurs répandus par le milieu culturel ou manipulés par les moyens de communication de masse" (Capel, 1975).

Étudiant la représentation de Paris par ses habitants, Milgram (1979) montre ainsi que les "cartes mentales" ne découlent pas uniquement de l'expérience directe et personnelle de la ville, mais aussi :

(1) D'une confrontation et d'un apprentissage à d'autres cartes, bien réelles elles (cartes du métro, carte routière, plans, ...) qui font-partie de la culture de l'individu et du groupe et qui déterminent au moins les grands points d'articulation de la représentation (la Seine, le périphérique.).

(2) D'une activité de sélection, de distorsion, d'appropriation qui fait de ces cartes "une projection des styles de vie et l'expression de vécus émotionnels" individuels.

(3) D'une représentation collective, portant et créant un ensemble de référents spatiaux dont l'importance et la signification sont identiques et centraux dans l'image globale de la ville. Ces éléments constituant, en quelque sorte, le ciment symbolique de la communauté sociale. Dès lors, ça n'est pas seulement ce qui existe pour l'individu que l'on va retrouver dans la représentation, mais des éléments valorisés par la communauté et qui acquièrent par-là même un statut important dans l'image de chaque personne, quand bien même ces éléments de l'espace ne seraient-ils jamais "visités" ou "pratiqués" par l'individu.

Dans une perspective assez proche D. Prokop (1967) montre que la représentation de l'espace urbain est en général partielle et fragmentaire, c'est-à-dire qu'un certain nombre d'éléments et de secteurs se détachent. L'organisation et le contenu de cette représentation sont déterminés non pas uniquement par "l'inaccessibilité géographique" ou les difficultés d'accès de certains secteurs, mais par leur "inaccessibilité sociale" qui les rend "socialement invisibles" pour certains groupes entiers de la population.

3 Les principaux résultats

Compte tenu du très petit nombre d'études empiriques, il n'existe pratiquement pas de résultats clairs, incontestables et organisés dans le domaine qui nous intéresse ici. Nous allons donc simplement essayer de dégager les quelques enseignements que ces travaux indiquent.

3.1 L'importance de la localisation de l'individu

Aussi bien dans l'organisation de ses déplacements que dans ses représentations de la ville, le point de l'espace où se situe le sujet est toujours déterminant. Comme le signale E. Cassirer (1972) : "la distinction des régions de l'espace part de l'endroit où se trouve le locuteur". Fichelet (1978) constate ainsi que dans les déplacements en zone urbaine "la référence au point de départ est constante et déterminante ; c'est par rapport à elle et aux grands axes orientés qu'on va se situer tout au long du trajet". De même dans l'image de la ville et comme le signale H. Capel (1975) : "la demeure, le lieu de résidence joue un rôle important dans la structuration de la carte, et même unique dans la mesure où elle est le point de départ des cheminements auxquels le citadin a recours et le point de référence de bien des évènements personnels. Le domicile est également l'élément par rapport auquel s'identifie l'unité spatiale urbaine à haute valeur subjective : le quartier, l'aire de voisinage".

3.2 Le rôle du "centre-ville"

La plupart des travaux soulignent, même si l'analyse de ce phénomène n'est pas complètement réalisée, le rôle spécifique et important du centre-ville dans la représentation de l'espace urbain. Le centre-ville semble toujours valorisé.

> "Dans l'image symbolique de la ville existe souvent un authentique processus de réduction de tout l'espace urbain au centre et d'autre part une glorification généralisée du rôle du centre considéré comme l'élément le plus représentatif et indispensable dans l'image de la cité" (Capel, 1975).

Cette valorisation résulte certes d'éventuelles raisons fonctionnelles (concentration de services administratifs, financiers, de commerces...), mais aussi de facteurs historiques, culturels, émotionnels et symboliques : c'est très fréquemment à travers le centre-ville que se créent les processus d'identification du citadin à sa ville et le sentiment d'appartenance. Cette valorisation du centre est indépendante des classes sociales : on la retrouve dans toutes les catégories de la population, même si c'est à des degrés divers.

Rémy et Vayé (1974) formulent cependant à ce propos une hypothèse qui nous semble intéressante : le rôle déterminant du centre dans l'image de la ville risque d'être remis en cause par l'importance que prend la mobilité dans l'adaptation et la participation à la vie urbaine ; dès lors les éléments prioritaires pour structurer la perception de l'espace peuvent à terme ne plus être constitués par les centres urbains, mais par des éléments liés à la circulation (*cf.* Lynch, 1969).

3.3 Stabilité et rigidité de l'image de la ville

Les représentations de la ville apparaissent comme très fortes et très stables (*cf.* Lynch, Capel, Milgram). En particulier, des transformations même importantes de la réalité ne produisent pas automatiquement ou immédiatement une restructuration de la représentation. C'est ce qui amène Capel à énoncer que "l'image de la ville est *autonome* ... par rapport à l'évolution de l'ensemble du système. Des modifications réelles de l'espace urbain peuvent se produire sans être suivies d'une modification parallèle de son image, tandis que des changements de celle-ci peuvent ne pas correspondre à des transformations notables de la ville"

3.4 Image de la ville et statut social

Analysant les recherches de l'école de Lynch, Capel signale que l'image spatiale dépend du niveau socio-économique des individus. Alors que chez les individus correspondant aux classes favorisées la représentation concerne l'ensemble de la ville et s'articule autour des cinq éléments découverts par Lynch, dans les milieux défavorisés on trouve une représentation plus incomplète et organisée à partir du lieu de résidence et des voies de communication. De même Milgram montre qu'autour d'un noyau commun ("le Paris historique"), noyau qui maintient une communauté partielle, mais réelle, la perception, la connaissance et l'identification de la plupart des autres éléments sont directement déterminés par la classe d'appartenance.

L'analyse et le repérage des représentations de l'espace peut donc être un champ fructueux de l'étude des processus d'aliénation et d'influence entre groupes sociaux.

3.5 Représentation de l'espace et comportement

Toutes les recherches s'accordent sur ce point : il y a une relation directe entre représentation de l'espace urbain et déplacements dans cet espace. La question par contre reste posée de la nature de cette relation : sont-ce les comportements qui déterminent l'image ou l'inverse ? Vieille question, vieux débat de la problématique des représentations. Il nous semble, aussi bien à travers les travaux présentés ici qu'à partir de nos propres conceptions que l'on peut affirmer un double système de détermination qui fonctionne simultanément.

D'une part, comme le montrent Piaget, Pailhous, mais aussi Lynch, Horton, Reynolds et beaucoup d'autres, la représentation de l'espace s'élabore à partir de la pratique concrète de cet espace. L'image de la ville est donc bien déterminée par les comportements, mais aussi par des facteurs indépendants de ces comportements concrets : facteurs historiques, sociaux, idéologiques, affectifs. Les comportements, les pratiques des sujets vont donc jouer un rôle important (mais non unique) dans l'élaboration, la construction de la représentation. Mais par la suite comme le montre Pailhous (1979) : "les modalités d'utilisation de l'image spatiale vont être de plus en plus distinctes des modalités de construction de cette image" et dès lors c'est cette représentation élaborée qui va dicter, consciemment ou non, les relations à la ville et les comportements.

"L'image délimite, discrètement, mais efficacement, les bornes entre lesquelles les déplacements tendent à se répéter... En général les activités tendent à se concentrer

dans ces aires qui font partie intégrante de la carte mentale, tandis qu'on tend à éviter les aires qui n'y sont pas incluses. Les conséquences de ce fait s'appliquent non seulement aux activités quotidiennes [...], mais aussi aux activités exceptionnelles, comme les changements de domicile". Ajoutons à cela, que la représentation de l'espace joue également sur la perception des distances et des durées des déplacements, bien que cette idée reste encore peu explorée. Dès lors toute analyse des pratiques de déplacement, ou toute action sur une population urbaine visant à transformer ses comportements ou à y adapter l'environnement suppose effectivement la connaissance de ces images et de leurs déterminants.

4 Méthodologie de l'étude des représentations de l'espace urbain

Nous allons présenter dans cette dernière partie les méthodes et les outils utilisés ou susceptibles d'être utilisés pour approcher la représentation de l'espace urbain.

4.1 Méthodes graphiques

Ce sont les plus fréquentes et les plus anciennes méthodes utilisées. Elles consistent donc à demander aux individus de dessiner la ville telle qu'ils se la représentent. Sur ces productions peuvent alors être menées différents types d'analyses :

- Analyse de contenu en termes de présence/absence de tel élément de la ville ;
- Analyse de l'organisation de la représentation, c'est à dire analyse de type structural : repérage des facteurs organisateurs, des éléments jouant un rôle central ou périphérique ;
- Analyse des distorsions image-réalité : transformation des distances relatives, de l'orientation, de la situation respective de certains lieux, etc.

Ces méthodes, si elles sont intéressantes puisqu'elles donnent immédiatement une représentation, restent cependant encore peu formalisées et standardisées, d'où des difficultés très importantes d'interprétation par l'absence d'indicateurs pertinents incontestables. Ces indicateurs sont très rarement formalisés. Nous n'avons trouvé dans les publications étudiées que deux tentatives d'analyse formelle des caractéristiques des cartes mentales et des distorsions : celle de Pailhous (1970) et celle de Battro *et al.* (1976). Elles doivent en tout cas toujours être associées à une verbalisation du sujet pendant ou après sa production.

La verbalisation en cours de production peut être particulièrement intéressante dans l'analyse de la constitution de la représentation et de son organisation. Elle risque cependant de renforcer des comportements trop rationalisés. Il est dommage de ce point de vue que n'aient jamais été utilisées des méthodes de groupe qui nous semblent permettre une facilitation de l'expression des cheminements cognitifs, et un approfondissement de l'expression par la discussion ou la confrontation avec des points de vue différents.

On peut ajouter dans ces méthodes graphiques une deuxième étape consistant pour le sujet à indiquer et à représenter des trajets et des cheminements, soit habituels, soit préétablis par le chercheur. Les cartes obtenues ainsi permettraient une analyse

clinique ou individuelle, les facteurs collectifs de la représentation étant établis par la comparaison des différentes cartes individuelles. Il semble possible de pouvoir établir de véritables cartes collectives de l'espace urbain (*cf.* Milgram, 1979) : la technique, simple, est empruntée à R. Mac Nally. Elle consiste à utiliser des réponses verbales à un questionnaire sur la ville par exemple, et à faire figurer ensuite les réponses des sujets, en tenant compte de leur proportion dans la population, sur une carte (*cf.* figure 1 : Exemple de représentation collective de Paris). Néanmoins, en l'état actuel de la technique elle nous parait n'avoir qu'un intérêt figuratif et descriptif.

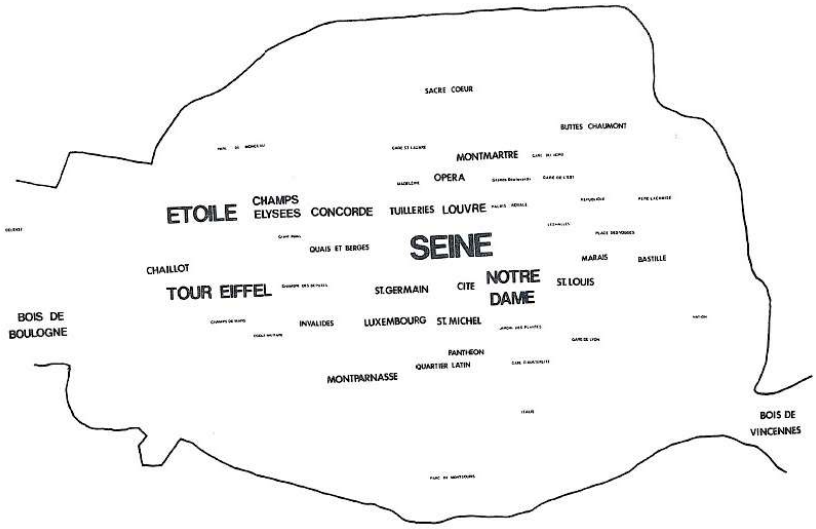


Figure 1. Représentation collective de Paris (Milgram, 1979)

Une autre technique de représentation graphique, établie par Milgram nous semble assez intéressante. Elle consiste, dans un premier temps, à poser la question suivante à tous les sujets : "Nous allons vous nommer un endroit de la ville. Indiquez-nous les autres endroits qui vous viennent alors à l'esprit" ; puis à construire le réseau d'associations lié à chaque lieu étudié. On peut donc ainsi construire des "molécules d'associations" (*cf.* figure 2) qui permettent de voir le statut et la configuration mentale associés à chaque lieu. On peut enfin reconstruire progressivement la carte globale de la ville en termes de relations d'associations. On peut enfin à partir de cartes existantes ou de plans de la ville établir à l'aide de l'analyse des réponses à différentes questions toutes sortes de cartes qui ne sont pas à proprement parler des cartes mentales, mais des figurations imagées des caractéristiques dimensionnelles de la ville. Représentation de la ville connue et inconnue, repérage des zones associées à des caractéristiques ethniques ou sociales, etc.

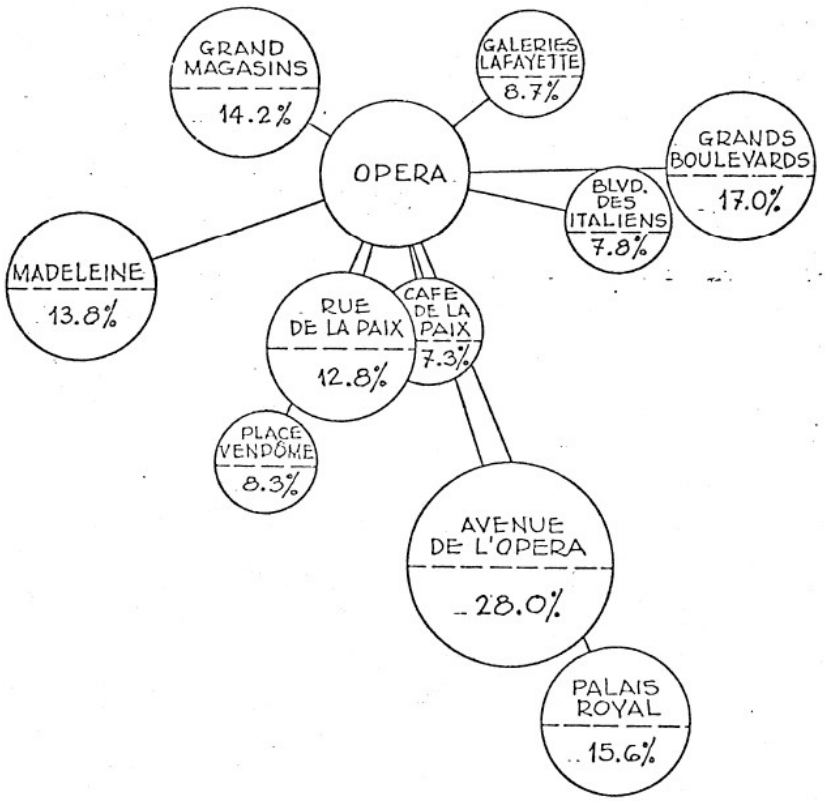


Figure 2. Réseau d'associations de la Place de l'Opéra à Paris (Milgram, 1979)

4.2 Les méthodes verbales

Ces méthodes reposent sur la réalisation d'interviews plus ou moins directifs, dans différents types de situations :

a. Interviews ou questionnaires sans support visuel, ils permettent de construire la représentation de l'espace urbain à partir des discours.

b. Interviews avec support visuel : soit pendant ou après la réalisation (*cf.* méthodes graphiques ci-dessus) ; soit en situation de déplacement en ville : l'interview a alors pour objectif de recueillir en situation concrète les perceptions, raisonnements et réactions de l'individu face à des éléments de l'espace qu'il rencontre, ou face à des problèmes (détours, orientation…) qu'on lui pose ou qu'on lui fait rencontrer concrètement sur le terrain (ou en laboratoire pour les quelques études expérimentales existantes).

4.3 Méthodes d'identification et de reconnaissance

Assez largement utilisées, car elles permettent d'éventuellement obtenir des informations sur des éléments de la représentation de la ville qui ne peuvent pas être

extériorisées à travers les dessins ou la production verbale. Il s'agit donc de méthodes assez proches de celles qualifiées "d'aides au travail".

Dans leur principe elles consistent à proposer aux individus des dessins ou des photos représentant certains lieux de la ville étudiée et d'autres villes. On peut alors étudier grâce à une interview associée les indices d'identification que les sujets utilisent, les critères classificatoires (si on demande une répartition des photos en catégories différentes) et les critères de positionnement relatif entre les éléments, en les faisant placer sur une carte dont seule l'ossature globale est donnée.

4.4 Les méthodes expressives

Assez proches des méthodes cliniques, elles sont donc surtout utiles pour des analyses de représentations individuelles. Elles consistent à obtenir une verbalisation centrée sur l'expression de désirs et d'affects, à partir de situations ou de questions initiatrices (par exemple : "Vous allez quitter définitivement la ville et vous disposez d'une heure pour y faire une dernière promenade. Quel itinéraire allez-vous emprunter ?"). Ces méthodes permettent de repérer dans la représentation de la ville les éléments investis subjectivement, ou socialement et de repérer la relation que le sujet entretient avec l'espace urbain.

On peut d'ailleurs utiliser des situations-tests comme moyen de repérage des représentations. Il en est ainsi des questions sur l'attractivité des quartiers par exemple (situation-test : un déménagement possible, ses contraintes matérielles), sur la centralité ou la fonctionnalité des lieux (situation-test : vous cherchez à rencontrer quelqu'un sans autre indication, où se placer pour avoir le plus de chances de le rencontrer), sur les procédures d'orientation et de repérage dans la ville (situation-test : un étranger vous demande une direction, quelles explications et informations lui donne-t-on), etc.

4.5 Conclusions

La présentation des méthodes utilisées par les différents auteurs révèle l'extrême difficulté technique à faire expliciter, d'une quelconque façon, la représentation de l'espace urbain. Au mieux des techniques sont à la disposition des chercheurs, mais point un ensemble organisé et star d'outils et de démarches. Aussi bien finalement l'anal$_{ys}$e des théories que celle des outils utilisés font apparaître un domaine qui reste encore pratiquement inexploité, et où l'ensemble du travail spéculatif et méthodologique reste à faire.